

Subjectivité îlienne et cheminement : de Patrick Chamoiseau à Soeuf Elbadawi

Buata Malela

▶ **To cite this version:**

Buata Malela. Subjectivité îlienne et cheminement : de Patrick Chamoiseau à Soeuf Elbadawi. Romanica Silesiana, 2015, 10, pp.267-281. hal-02071837

HAL Id: hal-02071837

https://normandie-univ.hal.science/hal-02071837

Submitted on 18 Mar 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Buata B. Malela
Université de Mayotte
Laboratoire CEREDI / Université de Rouen (EA 3229)

Subjectivité îlienne et cheminement : De Patrick Chamoiseau à Soeuf Elbadawi

Abstract: Our purpose is to study how the island is manifested in the relationship between the movement in space and identity in the Caribbean literary discourse. We took Chamoiseau for paradigmatic case of contemporary writer. Our idea is this: the question of the subject is a way to make a double social and literary attack in the intellectual universe. And subjectivity is only possible by a self-inner journey to another. This approach remains partial in Elbadawi which itself is limited to the exploration of an ego that suffers. And the conditions of possibility of this approach are threefold and is measured in space possible.

Key words: Chamoiseau, Elbadawi, comparative literature, Island, francophone literature

Si tout un imaginaire de l'île peut nourrir les représentations du corps social, le monde culturel peut aussi en confirmer le stéréotypage. Cette observation générale m'autorise à penser que l'île s'objective dans la réflexion littéraire à travers notamment la relation entre subjectivité et cheminement dans le discours littéraire contemporain (Bessière, 2014). La relation en question peut être pensée à partir du roman *L'empreinte à Crusoé* (2012) de l'écrivain martiniquais Patrick Chamoiseau, auteur par rapport auquel Soeuf Elbadawi, artiste et écrivain francophone de la diaspora comorienne en France, tente de se référer pour consacrer son propre discours par captation de la légitimité des auteurs de *Texaco* (1992) et de celui du *Discours antillais* (1981). Le deuxième recueil poétique *Un dhikri pour nos morts. La rage entre les dents* (2013) de Soeuf Elbadawi demeure emblématique à cet égard.

Dans ce dispositif, le cheminement s'entend comme le chemin (*hodos*) ordonné de la pensée vers une destination (ou savoir), en l'occurrence vers le sujet îlien. Cette notion de « sujet » s'inscrit sur le fil long de l'histoire de la pensée occidentale (Bréhier, 2004 : 175—180). C'est cet héritage philosophique qui in-

forme également la pratique littéraire de Chamoiseau et pousse l'auteur à opérer des interdiscours avec non seulement ce legs philosophique, mais aussi avec d'autres productions littéraires (Defoe et Tournier) qui explorent la question de la marge du sujet, à la suite de Derrida notamment ; de même, pour Elbadawi, dans sa relation indirecte avec le Chamoiseau d'*Écrire en pays dominé* (1997) ; et ce, d'une part, pour complexifier leur identité d'écrivain dans un réseau intellectuel international, en faisant du *sujet* îlien une matière littéraire ; d'autre part, pour cheminer dans la pensée en refondant le rapport à soi et aux autres, ce qui lui permet de se réinventer une subjectivité îlienne dans le monde social.

Ces deux pôles constituent le point d'accroche de notre hypothèse de départ. De là, découle une seconde hypothèse selon laquelle la dynamique des champs ou des univers distincts, dans lesquels interviennent Chamoiseau puis Elbadawi, éclaire autrement la notion de cheminement. Cette dernière se pense comme une expérience qui dépend de chaque producteur littéraire, de sa situation dans le monde social, de sa provenance géographique et de sa trajectoire. C'est pourquoi on abordera d'abord la question du *sujet* îlien en lien avec le déplacement dans l'espace public, ensuite dans le monde littéraire et enfin sa retraduction dans *L'empreinte à Crusoé*, récit paru dans le contexte des années 2000 et dans *Un dhikri pour nos morts. La rage entre les dents*, poèmes d'Elbadawi.

Le sujet dans l'espace public : identité îlienne, déplacement et mondialisation

Si les années 2000 connaissent plusieurs mutations dont la massification des technologies de l'information et de la communication, les déplacements (le tourisme[1], les voyages divers…) s'accentuent avec la mondialisation et l'idéologie individualiste qui l'accompagne. Paradoxalement, face à ce mouvement de libre circulation force est de constater des limitations des déplacements avec l'Afrique, une partie de l'Asie et de l'Amérique du Sud, ce qui exerce une relative pression migratoire sur les régions riches et les conduit à une politique restrictive d'accueil des migrants dans les pays occidentaux. Pour le cas français, cette politique est tributaire de la tradition étatique et des aléas de la conjoncture politique, comme ce peut être le cas dans la relation problématique avec l'archipel des Comores[2].

Dans les années 2000, la France connaît un bouleversement du jeu politique avec les changements institutionnels introduits dans l'ensemble de ce pays

[1] Cf. Michel, 2005.

[2] Depuis 1995, y a été instauré le « visa Balladur », qui restreint la circulation libre des personnes entre les trois autres îles vers Mayotte sous administration française.

y compris à la Martinique après le référendum du 24 janvier 2010 qui approuve le passage de ce territoire à une collectivité unique. Une réponse institutionnelle au problème social et économique posé plus brutalement dans les Antilles, ce qu'atteste la grève générale de janvier et février 2009. Or ces modifications s'insèrent dans un contexte politique plus global parce qu'on retrouve les mêmes phénomènes à Mayotte[3] qui est devenu département français en 2011. Ces mêmes changements constituent les effets de la mondialisation qui va conduire également à une amplification de la question politique sur l'individuation et singulièrement sur le sujet îlien. Cette même logique sert d'approche dans la politique menée dans les Antilles et l'archipel des Comores et conduit *in fine* à des luttes sociales ouvertes dans l'espace public, des luttes aussi nourries par le questionnement identitaire qui fait l'objet d'interventions d'Édouard Glissant et de Patrick Chamoiseau.

En s'interrogeant sur l'identité, Glissant et Chamoiseau prennent au sérieux la question du sujet quand ils critiquent l'identité dite nationale. Mais qu'est-ce à dire sur ce sujet, sinon qu'il s'agit d'une conception de l'identité collective fondée sur la fixité et l'injonction juridique qui cacherait mal la multiplicité complexe qu'est l'identité toujours imprédictible et archipélique (Glissant, Chamoiseau, 2007 : 1). Dès lors, il demeure difficile de la gérer, même à travers la création d'un ministère de l'identité (2007 : 1). Car le mur qu'est ce ministère n'intègre pas l'autre et ignore tout le monde en renonçant à vivre la « beauté du monde » (2007 : 26). Dans cette perspective, la création d'un ministère de l'identité nationale relève d'une stratégie politicienne de rétablissement d'une frontière symbolique, identitaire qui a sa traduction concrète dans la politique dite de « l'immigration choisie » dont les termes sont contestés par Chamoiseau (2007). Son intervention montre donc l'importance de la question du sujet et de celle de déplacement dans l'espace public, mais aussi dans l'univers littéraire selon la logique qui y prévaut.

Elbadawi, reprenant la pensée de Chamoiseau, en retient surtout l'idée d'une « écriture en pays dominé ». Il réadapte ce concept au contexte des Comores, territoire qu'il perçoit comme une entité une, mais divisée par ce qu'il appelle les forces impériales étrangères. Elles aussi dresseraient un mur entre les trois autres îles comoriennes et Mayotte, d'où la séparation des familles et de tous les morts qui auraient tenté de le franchir.

> Dire que des milliers d'innocents disparaissent en mer à cause d'une loi inique (le visa Balladur) imposée par un État européen à un autre État, prétendument indépendant, dans l'océan Indien, n'a rien d'une attaque contre la

[3] Malgré les différentes résolutions de l'ONU condamnant la France (p.ex. la résolution A/RES/49/18 de 1994.cf. lien http://www.un.int/wcm/content/site/comoros/lang/fr/pid/7426) pour n'avoir pas cédé cette île à la République des Comores au moment de son accès à l'indépendance en 1975 conformément au droit international.

> France. Le penser est idiot. Il faut se poser la question de qui trinque en mer dans cette histoire. Nous parlons bien […] du prolongement du feuilleton colonial. Il est question ici de comment on sème la zizanie au sein d'une fratrie comorienne située à 10 000 kilomètres de Paris pour satisfaire à des intérêts français bien identifiés.
>
> Elbadawi, 2013c

Cette rhétorique est aussi disponible dans le discours émis par les organisations non gouvernementales qui souhaiteraient l'abolition du « visa Balladur ». Cette formalité administrative constituerait la cause des morts en kwassa[4] dans le lagon, des morts victimes de la politique française et du déni qui s'ensuivrait. Pour l'auteur comorien, ce serait là manière de réécrire l'histoire aux dépens de tout un peuple :

> Nous surnageons dans une fable écrite de main de maître, où l'effacement de la trace devient le moyen le plus efficace de salir la mémoire de tout un peuple. Les documents d'archives sont un retour volontaire au réel. Ils viennent remettre la fable du maître en cause dans le projet.
>
> Elbadawi, 2013c

Ainsi la vision donnée oppose celle d'un dominant (dit le vainqueur) à celle d'un dominé (dit la victime). On peut souligner une nette séparation entre deux oppositions classiques dans le discours littéraire, davantage proche de la rhétorique active pendant l'ère coloniale et qui, dans les années 1960, pouvait encore faire effet ; mais dans les années 2000, constitue un effet d'*hystérésis*, c'est-à-dire un écart, un décalage par rapport aux enjeux du monde des lettres davantage connecté au jeu global (Malela, 2009 : 151—200). De ce point de vue, Elbadawi enferme le sujet îlien dans des oppositions entre moi / « les miens » et les autres, ce qui permet de mieux resituer son propos lorsqu'il déclare qu'« écrire pour moi, c'est vouloir nommer le mal qui me ronge, moi et les miens » (Elbadawi, 2013b). Avec cette déclaration, on reste toujours dans la logique que Chamoiseau appelle les « identités closes ».

Le sujet dans le monde littéraire

Dans l'univers littéraire, la promotion de la catégorie de sujet comme substance pensante conduit Chamoiseau à une réflexion approfondie sur l'expérience

[4] Kwassa : petit canot de pêche qui sert d'embarcation de fortune pour les migrants souhaitant rejoindre Mayotte à partir d'Anjouan.

du sentiment ou d'un ensemble de sentiments qu'il appelle « sentimenthèque ». Sa réflexion commence par une relecture de sa propre trajectoire afin d'éviter les pièges des identités closes (comme l'identité nationale) et la violence symbolique qui s'exerce sur le sujet des marges, en l'occurrence antillais. Ce dernier, auquel s'identifie Chamoiseau, est depuis l'enfance sous domination d'autres pensées et d'autres valeurs profondément incrustées en lui. Cette sorte d'aliénation contraint fortement l'écriture s'il n'y a pas d'interrogation sur les conditions même de l'écriture (Chamoiseau, 1997 : 18—21). Mot d'ordre repris par Elbadawi.

S'interroger sur l'écriture est aussi manière de « voyager », de se déplacer en soi (1997 : 23—24). Et le sentiment est un cheminement pour atteindre cette destination et s'écarter de l'aliénation inculquée par les maîtres d'école (1997 : 51). On voit dans cette position singulière un élément bien plus fondamental, à savoir l'importance de la question du sujet qui se réalise dans le déplacement vers soi grâce à l'expérience du sentiment que l'on appelait « émotion » dans l'univers politique. La question est aussi portée dans l'univers littéraire francophone par bien d'autres écrivains, notamment les auteurs hexagonaux qui la pratiquent en fonction de leur propre trajectoire et préoccupation.

C'est le cas de Raphaël Confiant, Christine Angot, Michel Houellebecq, Camille Laurens, Alain Mabanckou, etc. Comme eux, ils font partie de la génération d'écrivains nés dans les années 1950 et 1960 et qui ont grandi dans les années 1980. Ils sont dotés d'un capital culturel et social relativement élevé. En outre, ils sont dans une période d'effervescence de l'idéologie néolibérale qui marque les espaces publics et les prises de position qui s'y réalisent et trouvent une traduction littéraire dans la redéfinition des enjeux pour le littéraire : quelle place pour le sujet dans une littérature qui s'inscrit en même temps dans la totalité ? C'est aussi la question à laquelle tente de répondre Chamoiseau en mettant en évidence la question de l'identité îlienne, notamment dans son roman *L'empreinte à Crusoé*.

Cette prise en considération de l'autre, que l'on ne découvre pas chez Elbadawi, impacte aussi la conception de l'écrire et plus généralement le rapport à la littérature qui permet une connaissance de soi. À partir de là, écrire, c'est explorer une subjectivité sensible au monde en s'insérant dans la lignée de grandes figures littéraires : Defoe, Césaire, Saint-John Perse, Tournier, Glissant, etc. Il s'agit encore d'articuler la langue française avec le créole (Chamoiseau, 1997 : 274). Ce projet littéraire trouve son épanouissement dans l'ensemble des productions de Chamoiseau et fait du déplacement ou du cheminement vers soi, un élément important dans la réflexion menée dans son œuvre littéraire, notamment lorsque, dans un entretien, il donne sa lecture de Robinson.

> Ce que fait Robinson, c'est ce cheminement-là. Il se retrouve isolé dans un écosystème qu'il ne connaît pas, et il va devoir se construire une solitude. C'est par la construction de cette solitude intime, élévation de son degré de

> connaissance, de conscience, de relation à la nature, à l'univers, et à l'impensable, qu'il va commencer à atteindre cette plénitude qui l'amènera vers les autres, sans idée de domination. Nous sommes dans cette situation : la construction de nos plénitudes individuelles va nous donner les solidarités qui nous manquent.
>
> Chamoiseau, 2012a

C'est de la sorte que l'auteur de *Texaco* se montre réservé sur l'autofiction. À ses yeux, elle n'explore ni la dimension solidaire ni l'isonomie. Il opte ainsi pour une approche qui prend appui directement sur l'injonction littéraire d'Édouard Glissant, qu'il reformula dans son *Éloge de la créolité* (1989) aux côtés de Jean Bernabé et Raphaël Confiant, partenaires avec lesquels il semble s'être distancé par la suite, en s'associant davantage avec l'auteur du *Discours antillais*. Il s'agit donc pour Chamoiseau de tenir un « discours antillais » sur le sujet à partir de sa propre histoire.

Or c'est dans un rapport de suivisme partiel à l'idée globale d'explorer le soi par l'écriture que répond Elbadawi, mais tout en faisant l'économie d'une réflexion approfondie sur l'autre. L'auteur d'*Un dhikri pour nos morts. La rage entre les dents* met au centre de son écriture un sujet révolté, enragé dont le cri constituerait une forme de résistance au récit ou à ce qu'il appelle la fable du maître. C'est le sujet, autoréférentiel du reste parce qu'il renvoie à un univers proximal dont seul lui est garant de l'authenticité de la parole, notamment en se référant à sa mère ou à Ibuka, le personnage légendaire aux Comores, qui est la mesure de ses catégories de l'entendement littéraire. Il subordonne l'écriture poétique aux nécessités de ce qu'il appelle le réel, une manière de justifier son intervention dans les questions politiques.

> Mais j'appartiens à une culture, au sein de laquelle tout acte de poésie devait répondre à une nécessité première, à une injonction du réel. […] L'esthétique, dans ce cas, naît de l'urgence du dire. Ce que j'ai écrit épouse ou tente d'épouser les contours d'une réalité éclatée, phagocytée, déconstruite. J'oppose mon instinct de survie à la fable du maître.
>
> Elbadawi, 2013b

Si au début de l'entretien, Elbadawi dit ne pas se servir de la poésie comme prétexte, il n'en demeure pas moins qu'elle sert d'instrument d'un discours politique, à partir de l'écriture, discours dirigé contre un ennemi dont il a lui-même tracé les contours et défini les termes. Il demeure ainsi dans un face à face qui ne laisse que peu de place à l'altérité radicale (au-delà de « moi et des miens »), à un autre non caractérisé en tant que dominant, ce qui, au contraire, semble être la quête du Robinson de Chamoiseau.

Écriture et sujet : « Je est un autre ? »

Chamoiseau publie *L'empreinte à Crusoé* (2012), après avoir œuvré dans tous les genres, il bénéficie d'une position symbolique prestigieuse dans le monde intellectuel, de par son œuvre littéraire, mais aussi ses engagements politiques. Il publie chez Gallimard, dans la même maison d'édition que Glissant. Son éditeur a un capital symbolique tout aussi élevé qui donne une portée plus grande aux prises de position de l'auteur de *L'empreinte à Crusoé*. Or on l'a dit, la question du sujet îlien est majoritaire dans la réflexion de Chamoiseau, mais minoritaire dans l'ensemble des lettres en langue française. Malgré tout, il tente de suivre sa propre voie, tout en ne s'éloignant pas de la question du sujet qui travaille une grande partie de l'univers littéraire. Le titre de son ouvrage reste assez exemplaire à cet effet.

Crusoé, l'objet d'empreinte

Le titre *Empreinte à Crusoé* semble prendre le contre-pied de la question du sujet, en se focalisant sur l'apposition [à Crusoé]. D'ordre descriptif et restrictif, il précise l'appartenance de l'empreinte. Il n'est dès lors point nécessaire de faire appel à la mémoire encyclopédique pour expliciter le sens de ce syntagme nominal qui renvoie à deux référents culturels et est lié à la question de l'identité. D'une part, au concept « d'empreinte » qui, dans la psychanalyse, correspond à une forme de période sensible, à une émotion intense à la source d'un lien affectif, de peur notamment. Cette peur conduit le sujet à devenir créatif dans la peur de l'objet (Cyrulnik, 2010 : 189). D'autre part, au roman *The life and strange surprizing adventures of Robinson Crusoe, of York, mariner* (1719) de Daniel Defoe, ainsi qu'à l'œuvre de Michel Tournier, *Vendredi ou les limbes du Pacifique* (1967). La référence est directe dans la mesure où ces œuvres sont centrées sur le sujet dans sa relation à l'autre, qu'il ne peut rencontrer que par un cheminement vers soi. Il s'agit d'une référence qui vise une fois de plus à brouiller les pistes quant à la place du sujet dans la production romanesque, alors qu'il y est nettement présent. Manière aussi de s'écarter du traitement qu'en font les auteurs contemporains ou si l'on veut d'éviter l'effet Angot, soit encore l'inflation de l'*ego* dans la production romanesque.

Le traitement du sujet se fait donc à travers l'évocation d'autres figures de la littérature mondiale comme Defoe, tout en conservant l'aspect français par l'évocation consciente de Tournier. De la sorte, Chamoiseau semble inscrire la question du sujet dans un contexte littéraire plus général et surtout dans une démarche réflexive plus complexe, en laissant entendre la nécessité de penser

le sujet dans la relation à autrui. Or avec la notion d'empreinte appliquée à Crusoé, il s'agit aussi de dire la création qui peut surgir de la peur, puisque Crusoé a peur de l'île, jusqu'à ce qu'il subît le choc de l'empreinte qui devient un « objet d'empreinte incorporé dans le sujet » (Cyrulnik, 2010 : 189). C'est ce que semble illustrer également le passage de la collection NFR à Folio (cf. *infra* figure 1). Dans cette dernière, l'éditeur a introduit une image pour notamment élargir son public. L'image des pas sur le sable de plage de la collection Folio insiste sur l'empreinte, plus que sur l'évocation de multiples références littéraires.

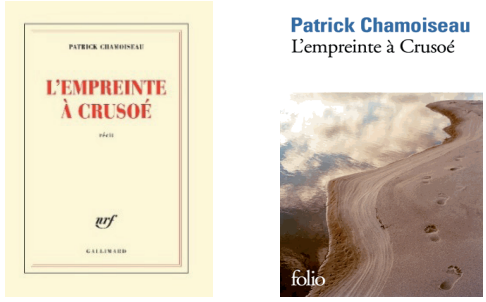


Figure 1. Les couvertures des deux éditions de *L'empreinte à Crusoé*

C'est ainsi que Chamoiseau introduit le discours sur l'identité îlienne en suggérant que son appréhension se fait par la littérature avant tout, mais aussi par l'expérience de l'individuation. Ce qui brouille la scène générique, car son discours littéraire est en l'occurrence présenté comme un récit plus qu'un roman, jouant par-là sur la polysémie du mot « récit ». On voit que le titre participe déjà au déplacement de sa démarche littéraire fondée sur l'expérience de l'individuation.

« Le grand désir de réalisation de soi »

Le deuxième aspect est l'articulation de Crusoé avec l'empreinte qui le saisit. L'énonciation à la première personne rencontre bien ce que lui-même nomme le « grand désir de réalisation de soi » (Chamoiseau, 2012a). Crusoé s'interroge sur ses origines mais, dans un premier temps, ses recherches sont demeurées infructueuses : « […] je n'avais rien trouvé qui eût pu m'expliquer ce que je faisais-là, ni pourquoi j'y étais, d'où je venais et surtout qui j'étais » (2012b). Ce questionnement est le point de départ pour un « recommencement de civilisation », mais qu'il attache à des objets trouvés dans la frégate échouée au large de la mer. Ce sont les objets qui servent de médiations à un cheminement vers soi, car ils demeurent les indices symboliques d'un monde inconnu ou oublié.

> […] vraiment, tout un ensemble de comportements, de valeurs et de postures que je fis découler de ces milliers d'objets ; dans un premier temps, pour définir mon origine, j'avais mené à leur encontre une véritable inquisition, recherchant sur chacun d'eux des indices, des noms, des lieux, des marques de lignées ; je n'avais rien découvert qui eût pu se rapporter sans équivoque à moi […].
>
> Chamoiseau, 2012b : 23

Cette quête de soi est en outre visible dans la proposition grâce à l'usage du déictique de personne [JE] qui ancre l'énonciation dans sa situation particulière, dans la mesure où les énoncés sont davantage des énoncés-occurrences, bien inscrites dans la vision de l'énonciateur. Dès lors, la proposition dépend de la situation d'énonciation. C'est ce qui est impliqué par l'option d'une écriture à la première personne engagée dans un processus d'individuation forte qui a ses déclinaisons dans l'usage d'un quantifiant-caractérisant déictique dans le groupe nominal [mon origine], ainsi que la saturation de l'énonciation avec l'usage du datif éthique [à moi]. On peut aussi souligner le parallélisme dans la construction phrastique entre l'extrait précédent et la dernière proposition de l'extrait ci-après : [*je n'avais rien trouvé qui eût pu m'expliquer* / *je n'avais rien qui eût pu se rapporter sans équivoque à moi*]. Dans les deux cas, elles débouchent sur le sujet îlien : moi.

Ce « moi » se réalise aussi dans l'écriture qu'il identifie dans un pastiche explicite au premier verset du *Nouveau Testament* de l'Évangile selon Jean : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu (Jean I, 1) ». Mais aussi le *Livre de la Genèse* (I, 1—26) dans lequel, par le verbe, dieu crée l'univers et l'humanité. Crusoé se resituerait dans un processus similaire, car lui aussi doit recréer un monde nouveau, et il commence aussi par le verbe.

> […] au départ de toutes les origines, il y a le verbe ; au fil de ces vingt ans, j'en avais fait la lente redécouverte ; très vite, j'avais eu la conscience très naïve de m'élaborer mon verbe créateur, en toute liberté, et sans doute au prix d'un lent ahurissement de ce que je pouvais ou voulais exprimer ; mais « l'expression » ne sert pas à être comprise (tout comme la littérature, je suppose) — elle sert d'abord à construire l'autorité intime de celui qui l'actionne […].
>
> Chamoiseau, 2012b : 35

L'exploration du verbe vise donc la construction de l'individuation de Crusoé, sa propre subjectivité, même si dans sa forme elle peut demeurer incompréhensible. Mais là n'est pas la question, c'est plutôt la réappropriation du processus créatif qui reste importante, ce qui se marque par l'inflation du déictique personnel [JE] et le marquage de cette tendance dans le groupe nominal [mon verbe créateur].

Mais cette préoccupation demeure incomplète jusqu'à ce que Crusoé découvre une empreinte qui va générer un choc dans sa solitude, le reconnecter

à sa géographie qu'il ne maîtrisait pas. On peut dès lors se demander si l'empreinte en question n'est finalement pas l'établissement de la relation au *phusikos* (Chamoiseau, 2012b : 43). L'empreinte devient pour lui tout un monde, ouverture au monde, après avoir dépassé sa crainte qui se confondait avec celle de l'île, le rapport à lui-même se modifie du fait qu'il laisse entrer l'île ou l'autre dans sa représentation, ce qui le conduit donc à un approfondissement de soi, à une refondation de soi.

> Durant ces vingt années, seigneur, j'avais été en face à face avec cette île, avec une constante sensation d'être menacé par elle ; mes efforts avaient consisté à me barricader dans mes chimères, nous avions donc été sans doute invisibles à l'autre ; […] l'île n'avait existé que par moi et pour moi ; j'avais été ma propre et seule réalité ; lui, cet Autre inattendu, m'avait non seulement explosé avec sa seule empreinte, mais je le découvrais en train de faire exploser l'île tout entière en un vrac d'apparitions ahurissantes ; elles m'enivraient avec une telle violence que beaucoup d'entre elles commencèrent à doucement me terrifier […].
>
> Chamoiseau, 2012b : 72

Cet approfondissement de soi se fait après cheminement vers l'île grâce à l'empreinte, c'est-à-dire un objet d'empreinte qui provoque un choc émotionnel, la peur notamment, peur qui devient génératrice de bouleversement que l'on retrouve aussi dans la construction de la proposition, avec une juxtaposition de structures appositives : [durant ces vingt ans…, j'avais été… / l'île n'avait existé que par moi et pour moi ; j'avais été ma propre et seule réalité]. Elle crée une sorte de répétition qui épouse le bouleversement en question qui touche le sujet et l'amène à répéter ses propositions dans un discours relativement évocatoire, dans la mesure où l'usage de structures appositives élimine les marqueurs logiques et contribue à favoriser l'image. Émotion bien marquée également par l'usage encore particulier du complément de relation [doucement] qui va porter sur la relation entre le verbe [commencer] et [terrifier] dont l'aspect est en l'occurrence imperfectif.

C'est ainsi que Chamoiseau se distingue à la fois de Defoe et de Tournier. Chez le premier, la figure de Crusoé demeure dans son monde et c'est lui qui enseigne à Vendredi sa propre culture, Vendredi qu'il a ainsi nommé selon ses propres représentations. Il n'en demeure pas moins qu'il est dans une relation avec une altérité, même si le sujet Crusoé sature l'autre, le déborde, n'entre pas dans un processus de modification du regard. Chez Tournier comme chez Defoe, la narration débute bien en amont de la vie sur l'île. Mais Tournier place les événements dans le bateau la Virginie, fait narration du naufrage et de la condition de solitude dans laquelle se trouvera Crusoé (Tournier, 2008 : 16—17). Comme le Crusoé de Chamoiseau, il sera perdu et haïra pendant longtemps l'île dans laquelle il a échoué, avec pour seule référence la bible pour comprendre sa situa-

tion, non pas comme une reconstruction, mais comme un déluge. L'île lui inspire même le dégoût, à tel point qu'il appelle son bateau en construction l'Évasion. Il « était confirmé dans le sentiment que cette terre lui demeurait étrangère, qu'elle était pleine de maléfices, et que son bateau […] était tout ce qui le rattachait à la vie » (2008 : 39—40).

Par conséquent le Robinson de Tournier ne vit que pour son passé car « seul le passé avait une existence et une valeur notables. Le présent ne valait que comme source de souvenirs, fabrique du passé » (2008 : 45). Mais, comme chez Chamoiseau, Robinson va se rapprocher de l'île, rencontre ce qu'il appelle lui-même « un sauvage » qu'il pense inférieur à lui et l'appelle Vendredi (2008 : 169—170). À la différence de Defoe et de Tournier, Chamoiseau situe les événements directement sur l'île et traite de la relation uniquement entre l'île et Robinson. C'est l'île qui change ce dernier, le conduit à une réflexion approfondie après un cheminement intérieur. Il n'y a pas de sauvage, ni de Vendredi, mais bien une relation du sujet (Robinson) avec lui-même et le monde (l'île). De la sorte, Chamoiseau peut faire un autre cheminement dans le traitement de la question du sujet, en se distinguant de l'approche qu'en ont certains écrivains pour lesquels le sujet n'entretient que peu de liens avec une altérité radicale.

Cette altérité radicale est conséquence de l'exploration de soi par l'écriture chez Chamoiseau. De ce point de vue, il s'agit d'un discours différent de celui développé dans le monde social dont le socle est le libéralisme, l'individualisme, l'identité nationale, etc. qu'on a rappelé plus haut. Il y a une volonté forte de s'écarter, voire de critiquer ces discours, en proposant une alternative par le truchement de la littérature. Or dans son écriture, Elbadawi ne semble pas dépasser la relation dominant / dominé, par-là, l'alternative de Chamoiseau n'est pas complètement investie.

L'île de la mort : un sujet face à lui-même

En effet, Elbadawi propose une relation à l'île tout aussi négative dans une première phase. Dans *Un dhikri pour nos morts*, il est question de la mort et de la domination qui caractérise les îles, dont une aussi attrayante que la mort. Ainsi se présente l'île : lieu de la mort, de la domination et de l'identité autocentrée (Elbadawi, 2013a : 7). Ce mur dressé sépare et conduit à la mort des êtres présents dans le monde proximal.

> Nous parlons bien là du Seigneur des Inconscients De ce même seigneur
> Qui ne nous cause plus depuis l'érection de ce mur divisant
> Le poids de nos âmes soumises en deux rivages ennemis sur
> Un même territoire de vie.
>
> Elbadawi, 2013a : 17

Le mur qui sépare les îles, fractionne les récits, éloignent les uns des autres, les désidentifie (Elbadawi, 2013a : 19). Elle génère les oubliés (2013a : 8) et est présenté comme le *land of loose* (2013a : 51) ou la morte lune pour jouer avec l'étymologie arabe de Mayotte (*mawutu* : la mort) et Comores (îles de la lune). Ainsi est parallèlement affirmée l'identité commune de toutes ces entités faites de morts. Cette position est, par ailleurs, politique et critique de ce que cet auteur appelle la « lointaine république de Paris ». Cette dernière divise et crée des murs.

> ce mur dont je vous parle Érigé en nos eaux par la lointaine République de Paris est le résultat d'une politique de désespérance remontant aux premiers émois de la colonie Dans cinq siècles on en paiera encore la facture
>
> Elbadawi, 2013a : 22

La présence de cette domination paradoxale parce que lointaine conduit le narrateur à parler de « terre d'occupation » (Elbadawi, 2013a : 22—23). La « République de Paris » incarne certes la raison du plus fort, mais elle est aussi « foncièrement étrangère », « aliène », fait du « nous » des étrangers par le visa qui devient le mur entre les îles (2013a : 24). On a donc, l'éloigné (l'étranger, la domination, la violence) et le proche (la mort, la famille), le distal et le proximal qui constituent des grilles de lecture de son rapport à l'île, une île perçue à travers le prisme de la première personne du singulier. La subjectivité en question le conduit à parler également de « Saligaud » (2013a : 53) ou d'ennemi (2013a : 42) ou encore de « gardien d'une frontière d'usurpation ». Jusque-là, on reste dans un rapport négatif à l'île et à soi.

Ce face à face dans l'île, entre le proximal et le distal, est structuré par un récit qui constitue un enjeu pour la redéfinition des rapports entre le sujet et l'île. Ainsi on a deux histoires, celle dite du vainqueur et d'un « nous » indéterminé, relié aux morts qui seraient la preuve même de la violence perpétrée par ce nouveau récit (2013a : 31). Cette proclamation d'une absence de solitude n'en est pas pour autant une présence d'une forme d'altérité radicale qui dépasserait la domination, car tout est limité à « un putain de récit que celui des miens dans le désarroi » (2013a : 36) face au « maitre des Possédants ». Il est le grand architecte qui réécrit l'histoire à coup de violence, et éteint toute résistance à sa vision du monde et l'ordre qu'il établit (2013a : 42).

On le voit, le rapport entre écriture et sujet passe bien par la médiation de l'île, qui pour Chamoiseau ouvre sur le monde et l'autre, tandis que chez Elbadawi qui déforme la démarche de Chamoiseau en limitant ce rapport à un face à face entre un ennemi et un moi. Aussi le déplacement et la subjectivité sont bien des lieux d'interrogation dans le discours littéraire contemporain.

En guise de conclusion

Notre propos visait à étudier comment l'île se manifeste dans la relation entre le déplacement et l'identité dans le discours littéraire antillais. Nous avons pris Chamoiseau pour cas paradigmatique de l'écrivain contemporain. On a soutenu une idée force : la question du sujet est une manière d'opérer un double attentat et social et littéraire dans l'univers social et littéraire. Ainsi la subjectivité n'est possible que par un cheminement intérieur de soi à l'autre et en littérature et dans le monde, faisant de la première une méthode de compréhension du second. Une démarche qui reste partielle chez Elbadawi qui se limite à l'exploration d'un moi en souffrance. Et les conditions de possibilité de cette démarche sont triples et se mesurent en espace des possibles.

Premièrement, l'espace des possibles d'une telle pensée s'explique par le développement de la mondialisation qui génère une crise profonde de l'État-nation. Elle a pour effet la promotion de la liberté individuelle avec la mise en avant de l'émotion ou du sentiment dans les prises de position des différents agents, sentiments qui s'inscrivent en hostilité aux migrants, au non national. Ce qui clive l'espace public et conduit des intellectuels à prendre parti pour telle ou telle conception du sujet et de son articulation avec l'altérité, c'est le cas de Chamoiseau et de Glissant. Deuxièmement, l'espace des possibles d'une telle pensée s'explique aussi par la valorisation de la subjectivité du sujet (le sentiment) qui deviendrait le lieu à partir duquel tenir et construire un discours au centre duquel le cheminement de soi vers l'autre est une question centrale. Chamoiseau s'insère dans cette mouvance et préconise une littérature qui prend à bras le corps la question de l'identité en repensant la mondialisation autrement. Troisièmement, c'est cette position que l'on retrouve traduite dans son texte littéraire, à travers le titre même qui renvoie à une double référence littéraire (interdiscours avec Defoe et Tournier) et psychanalytique (notion d'objet d'empreinte). Son texte est aussi marquée linguistiquement par une énonciation à la première personne, la question du langage, de l'empreinte du sujet et de sa relation au monde (en l'occurrence son île) qu'on a ensuite pu voir comment Elbadawi traitait de la question à travers la mort, la domination et la quête identitaire dans une écriture à la première personne.

C'est à partir de ces trois éléments que l'on peut apprécier notre hypothèse selon laquelle le déplacement est une modalité par laquelle l'écrivain essaie de repenser son identité et sociale et littéraire indépendamment de tout appréciation positive ou négative.

Bibliographie

Bessière, Jean, 2014 : *Inactualité et originalité de la littérature française contemporaine. 1970—2013*. Paris : Honoré Champion.

Bréhier, Émile, 2004 : *Histoire de la philosophie*. Paris : PUF, coll. Quadrige.

Chamoiseau, Patrick, 1997 : *Écrire en pays dominé*. Paris : Gallimard, coll. Folio.

Chamoiseau Patrick, 2007 : « "Se dégager", propos recueillis par Rudy Rabathaly ». *France-Antilles*, le 31 octobre 2007, <http://www.latribunedesantilles.net/index.php?option=com_content&task=view&id=92&Itemid=55>. Date de consultation : le 21 juillet 2014.

Chamoiseau Patrick, 2012a : *L'empreinte à Crusoé*. Paris : Gallimard, coll. NRF.

Chamoiseau Patrick, 2012b : « Mélenchon fonde sa radicalité sur l'humain ». Interview réalisée par Hubert Artus. *Rue89*, le 18 avril 2012, <http://rue89.nouvelobs.com/rue89--culture/2012/04/18/patrick-chamoiseau-melenchon-fonde-sa-radicalite-sur-lhumain-230666. Date de consultation : le 22 juillet 2014.

Chamoiseau Patrick, Bernabé Jean, Confiant Raphaël, 1993 : *Éloge de la créolité / In praise of Creolness*. Paris : Gallimard.

Cyrulnik Boris, 2010 : *Sous le signe du lien*. Paris : Fayard, coll. Pluriel.

Defoe Daniel, 2001 : *Robinson Crusoé*. Paris : LGF, coll. Livre de poche.

Elbadawi Soeuf, 2013a : *Un dhikri pour nos morts. La rage entre les dents*. Paris : Vents d'ailleurs.

Elbadawi Soeuf, 2013b : « Enterrer l'impensable dans le miroir des vérités sues et bues ». Interview réalisée par Ansoufouddine Mohamed. *Africultures*, le 23 juillet 2013 ; http://www.africultures.com/php/index.php?nav=article&no=11707. Date de consultation : le 31 mars 2015.

Elbadawi Soeuf, 2013c : « Redonner vie aux cadavres-debout que nous sommes ». Interview réalisée par Samba Doucouré. *Africultures*, le 22 juillet 2013, <http://www.africultures.com/php/index.php?nav=article&no=11696>. Date de consultation : le 30 mars 2015.

Glissant Édouard, Chamoiseau Patrick, 2007 : *Quand les murs tombent. L'identité nationale hors-la-loi ?*. Paris : éd. Galaade/Institut du Tout-Monde.

Kassab-Charfi Samia, 2012 : *Patrick Chamoiseau*. Paris: Institut Français / Gallimard.

Knepper Wendy, 2012: *Patrick Chamoiseau. A Critical Introduction*. University Press of Mississippi.

Maleta Buata B., 2009 : *Aimé Césaire. Le fil et la trame : critique et et figuration de la colonialitć du pouvoir*. Paris : Anibwe.

McCusker Maeve, 2007: *Patrick Chamoiseau: recovering memory*. Liverpool: Liverpool University Press.

Michel Franck, 2005 : *Désir d'ailleurs. Essai d'anthropologie des voyages*. Québec : Presses de l'Université de Laval, 3e édit.

Milne Lorna, 2006 : *Patrick Chamoiseau : espaces d'une écriture antillaise*. Amsterdam / New York: Rodopi.

Sarkozy Nicolas, 2014 : « La face cachée de Nicolas Sarkozy ». Interview réalisée par Jean-Marie Rouart. *Paris Match*, le 15 juillet 2014, http://www.parismatch.com/Culture/Livres/L--interview-de-Nicolas-Sarkozy-par-Jean-Marie-Rouart-575674. Date de consultation : le 21 juillet 2014.

Tournier Michel, 2008 : *Vendredi ou les limbes du Pacifique*. Paris : Gallimard, coll. Folio Plus.

Note bio-bibliographique

Buata B. Malela est maître de conférences (Associate Professor) en langue et littératures françaises à l'Université de Mayotte, responsable du Département Lettres-Sciences Humaines et chercheur associé à l'Université Libre de Bruxelles. Ses domaines de recherche portent sur le (1) dispositif médiatique et la posture littéraire et sociale des écrivains afrodescendants (Afrique, Antilles et migrant en France) ; sur (2) l'histoire sociale des lettres de la diaspora afrodescendante et sur (3) les musiques populaires amplifiées dans leur relation avec le fait littéraire. Publications récentes : *Les écrivains afro-antillais à Paris (1920—1960) : Stratégies et postures identitaires* (Karthala, 2008), *Aimé Césaire. Le fil et la trame. Critique et figurations de la colonialité du pouvoir* (Anibwe, 2009) et *Michael Jackson. Le visage, la musique et la danse : Anamnèse d'une trajectoire afro-américaine* (Anibwe, coll. Liziba, 2012 ; rééd. 2013).